# 7

# Littérature et vérité. Engel lecteur de Benda

FRÉDÉRIC NEF

Le logicien Boole, qui fonda la logique algébrique, écrivit en 1854 *An Investigation of the Laws of Thought.* Pascal Engel substitue aux lois de la pensée, celles qui permettent de déduire, d'inférer, de généraliser, les lois de l'esprit qui gouvernent de manière plus large la recherche intellectuelle, qui recouvrent ce que l'on entend de nos jours par 'normes épistémiques', c'est-à-dire des normes de la connaissance désintéressée, scientifique notamment : objectivité, détachement... Pascal Engel est à la fois un philosophe de la science, un épistémologue, qui explicite ces normes scientifiques et s'interroge sur leur nature, le type de contrainte qu'elles exercent et un philosophe de l'esprit qui poursuit une enquête patiente sur les normes de la connaissance en général, sur la vérité et l'expression vérace des croyances véridiques. C'est dans cette double perspective que se situe la publication de son dernier livre, sur Benda. On s'expliquerait mal en dehors de cette double continuité le passage d'une réflexion sur les croyances vraies à une méditation sur la littérature par le biais d'une lecture de Benda. Le philosophe et logicien Michael Dummett a écrit un livre sur le tarot, d'autres philosophes ont écrit sur le catch (A. Philonenko) ou les conneries (H. Frankfurt) mais Engel ne se situe pas dans cette optique de défi intellectuel : Julien Benda est un personnage hors du commun, mais ce n'est pas ce qui intéresse Engel : il ne cherche pas le *tour de force*.

Pascal Engel souhaite en effet étendre à la littérature un travail sur les normes de la connaissance, du travail intellectuel, commencé sur les sciences (théorie de la justification), la philosophie spécialisée (philosophie de l'esprit et du langage). Cela fait partie d'un mouvement certes marginal mais important : des philosophes spécialistes de l'esthétique comme Roger Pouivet se sont illustrés déjà par ce genre de démarche. L'idée que l'on apprenne à aimer

dans les romans (idée assez voisine d'une conception normative de la littérature) est une idée couramment débattue – on s'accorde souvent de nos jours sur le fait que la littérature est une sorte de base de données encyclopédiques sur la manière de monter à cheval, de nouer sa cravate, tout autant que de faire une scène de jalousie réussie ou de souffrir avec distinction de l'ingratitude de nos collègues (en ce sens un des écrivains favoris de Engel, Woolhouse est une mine). Pascal Engel se situe *grosso modo* dans ce mouvement mais il s'y inscrit à partir de sa position propre : il ne s'intéresse pas tant à la vertu éducatrice de la littérature qu'à sa fonction de connaissance, de vérité. On connaît les travaux de Pascal Engel sur la vérité et on retrouve dans l'analyse de la littérature les mêmes interactions entre croyance, normes et vérité.

Mais alors, cela posé, pourquoi Benda ? Pourquoi pas Mallarmé ? Melville ? H. James (que Engel aime tant) ? Samuel Johnson (que Engel me fit lire). Pourquoi un auteur vieillot au style suranné, voire ampoulé ? Pascal Engel reconnaît d'ailleurs la faible valeur du versant strictement littéraire, surtout narratif, de l'œuvre de Benda, marqué par la préciosité et l'artifice. Je crois que Pascal Engel s'est attaché à Benda, parce que la situation du philosophe qui croit à la norme de vérité dans le contexte de la pensée actuelle, constructivisme, contextualisme, perspectivisme, relativisme du genre (*gender studies*) ou de la culture, est analogue à celle de Benda qui dans les années 30 ne croit pas à la toute puissance de la littérature, prônée à la NRF et qui dans les années 50 s'oppose à la funeste théorie sartrienne de l'engagement. Engel traite dès lors le versant théorique et polémique de l'œuvre de Benda (sans oublier des textes comme *Les mémoires d'un enterré vif*). Engel donc ne choisit pas seulement Benda parce qu'il serait un écrivain qui croit à la vérité, mais parce qu'il le traite pratiquement comme un égal, à la fois humainement, par cette faculté de résistance (qui provient autant d'une allergie musilienne à la sottise que de la vertu intellectuelle, empressons-nous de l'ajouter) et intellectuellement par l'efficace décorticage des vices intellectuels de ses contemporains (vices des écrivains et des philosophes pour Benda, vices des philosophes pour Engel). Est-il besoin de saluer tout ce versant bathologique de Pascal Engel ? En ce sens Pascal Engel est à la foi le descendant de la tradition classique anglaise, de Swift, Pope, Samuel Johnson et de la tradition des moralistes français. Dans un autre sens, il prolonge la lignée des Taine, Cournot, Boutroux, Meyerson tragiquement négligés des deux côtés de l'Atlantique.

Je dois confesser que ayant lu Benda très tôt j'en avais conclu, dans mes catégories de jeunesse, à la fois qu'il était un écrivain réactionnaire et de droite (l'époque, qui succédait immédiatement à la Révolution Culturelle était à tout ce qu'il détestait et on ne faisait pas couramment cette différence entre être de

droite et être réactionnaire qui plus tard pouvait nous dédouaner aux yeux des progressistes et des humanistes du centre droit, alors que nous étions déjà plus ou moins secrètement des réactionnaires de gauche). Le livre de Louis-Albert Revah (*Julien Benda*) me l'avait rendu très antipathique tout en attirant mon attention sur sa judéité, et seul *la France Byzantine* resta pour moi au fil de ces années littéralement un livre de chevet. L'ouvrage de Pascal Engel, comme tant d'autres de ses livres, m'a ouvert les yeux et enlevé ce qui m'a toujours empêché d'y voir clair dans les multiples facettes du génie de Benda. Mais un peu d'obscurité demeurent et les questions se pressent : Qui est Benda ? Un non conformiste ? Un républicain de droite ? Il n'est pas sûr qu'on puisse répondre facilement à ces questions et en tout cas ce ne sont pas celles que Engel se pose.

Disons quelque mot sur Benda, puisqu'il est à peu près totalement oublié. Benda est né en 1867, mort en 1956. Cette longévité l'a rendu contemporain de l'affaire Dreyfus, de la guerre d'Espagne, des deux guerres mondiales et de la guerre froide. Il connut la réaction spiritualiste dans sa jeunesse, l'apogée du système NRF (ah ! la « *Kommandantur* de la rue Bottin » (E. Martineau) à l'âge mûr, et la capitulation des intellectuels français dans leur grande majorité, y compris Sartre, devant le stalinisme dans sa vieillesse. Il commença en bourgeois, en rentier, fut ruiné à la cinquantaine après une jeunesse aisée, et il finit en communiste, approbateur docile de procès manipulés par Moscou, ce qui pour un fanatique des cocktails en son jeune temps, de la vérité et de la raison n'est pas totalement surprenant. Ami un temps de Péguy, soutenu par Paulhan à la NRF, symétrique de Thibaudet, Benda n'était pas un solitaire vaticinateur et ronchon, une sorte d'arbitre auto-proclamé des mœurs littéraires de son temps animé par une rage équivoque en faveur de la vérité, quoique cette position puisse, si elle n'est pas haineuse, comme chez Marcel Aymé, dans le *Confort Intellectuel* – qu'il est de mauvais ton d'apprécier – avoir quelque charme.

Il est parfaitement distinct aussi de la critique radicale de la société moderne, et qui englobe une critique tout aussi radicale des mœurs et des théories littéraires chez ceux que l'on appelle à la suite d'Antoine Compagnon les 'anti modernes' (Bloy, Bernanos...) bien que ceux ci se désintéressassent des jeux littéraires qu'ils trouvaient futiles et peu dignes d'effort et qu'ils versassent parfois dans la mystique que haïssait Benda en bon rationaliste. Benda est aussi différent d'un Thibaudet (son exact contemporain), élève de Bergson auteur du *Bergsonisme* (1924), Thibaudet qu'il critique souvent, mais qui partage avec lui tant de choses, séparé cependant de lui donc par son bergsonisme. Ce dernier mot, 'bergsonisme', livre une dernière clé pour ce rappel

rapide de qui fut Benda : cette mode intellectuelle a représenté pour Benda l'entièreté des vices intellectuels. Bien entendu, on reviendra sur ce point capital, la bergsonophobie de Benda, mais il faut d'ores et déjà insister sur le fait que Benda attribue à l'influence de Bergson l'anti-intellectualisme de son époque et son influence négative sur la littérature, la critique et la théorie littéraire. Benda n'est pas loin de faire de Bergson un philosophe romantique (en tous les cas cela s'applique assez bien aux bergsoniens, que la durée et l'intuition enivrent). Bergson est certes une des pires catastrophes intellectuelles qu'a connu la France (avec probablement la nomination du logicien Ramus en 1551 au Collège de France), et Benda ne fut pas le seul à s'en apercevoir (sur ce point il était allié, 'objectivement' comme disent les marxistes, à certains catholiques, par exemple Maritain et Blondel, quoique le spiritualisme de ce dernier s'oppose au sien propre, athée) mais il fut probablement le plus acharné dans sa critique. Hélas, l'irrationalisme de Bergson a gagné, mais un vaincu comme Benda n'en a que plus de valeur : il s'est opposé de manière résolue au ressac obscur, vague et prétentieux qui devait emporter une grande partie de la philosophie française. Comme le dit si bien Sollers dans l'*Eloge de l'infini* : « il y a eu des tripotées de médiocres dans la philosophie française ».

Revenons donc à la connaissance littéraire et à sa radiographie par Engel à travers Benda. Celui-ci rejette de manière quasiment véhémente le culte de la littérature rendu par la grande majorité des intellectuels français, favorisé par le mélange de littérature et de philosophie du style bergsonien et le caractère littéraire de presque tous ses concepts, vagues et chatoyants. On pourrait rétorquer que cela remonte même à l'âge classique et par exemple aux écrivains du Grand Siècle, comme Pascal, Bossuet ou Corneille. Pour Benda il n'en est rien. A travers Corneille ce sont des valeurs héroïques auxquelles on rend hommage, tandis qu'à travers Rimbaud c'est à la figure de l'écrivain absolu qu'on rend hommage (quand, encore pire, on ne rend pas hommage à Rimbaud à travers Rimbaud, culte de la singularité purement tautologique et vide de contenu). On tient le rationalisme comme opposé à la littérature et l'anti-intellectualisme est de règle, comme on peut le voir dans les pages (injustes) que Benda consacre à Claudel dans *La France Byzantine*. Depuis, de nouveaux abysses de l'absence d'intellect ont été explorés par les bathyscaphes de l'autofiction, de la post littérature, du métissage des cultures. Le culte de la littérature va donc de pair avec la salutation du vide et le conformisme moral et politique de la pensée.

Selon Engel, Benda conduit cette offensive contre les irrationalistes littéraires parallèlement à celle contre les philosophes irrationalistes. D'un côté Mallarmé, Valéry, Gide … de l'autre Bergson, Lavelle, Sartre, Jean Wahl …

Engel désigne Benda comme le 'tonton flingueur du bergsonisme'. Il est vrai qu'il y a chez Benda une tournure obsessionnelle dans sa haine de Bergson – « il y a plus de vingt ans que Benda me poursuit avec une haine et un acharnement pour lesquels tous les moyens sont bons. Je crois qu'il y a des hommes qui veulent le mal pour le mal » (Bergson in Engel, p. 84). On doit avouer que la philosophie française n'a guère eu de chance. Avec Bergson le seul grand métaphysicien avec Malebranche a versé dans le mysticisme mou, compatible avec la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et dans l'irrationalisme. Mais Benda n'est pas spécialement concerné par le triste destin de la métaphysique française ; il critique la notion d'intuition de manière générale et finalement l'intuition mystique bergsonienne va au-delà de la métaphysique, beaucoup plus du côté de Plotin que du côté de Platon et cet au-delà de la métaphysique diffère pour Benda d'une « mysticité étrangère aux plaisirs des sens telle que l'ont pratiquée les grands mystiques, tels Böhme ou Madame Guyon » (*La France Byzantine*, p. 85). Et : « C'est une mystique sensuelle, un peu coquette, dans laquelle on fait carrière » id.)

Julien Benda a pu critiquer l'irrationalisme bergsonien *et* celui des existentialistes. La terrible catastrophe du tsunami bergsonien a détruit à la fois les infrastructures et les superstructures de la philosophie probablement pour plusieurs centaines d'années. En un certain sens Sartre a visé le même objectif de la destruction de la philosophie normative (éthique, métaphysique, logique) mais il a échoué sur le plan philosophique et triomphé provisoirement sur le plan littéraire et politique. Tout d'abord en un certain sens c'est un meilleur philosophe que Bergson (sauf peut-être si on met à part les *Données immédiates de la conscience*, mais Sartre aussi a commencé par de la psychologie rigoureuse cf. la période 1936-1940 de *l'Imagination* à *l'Imaginaire*). Mais il souffre de ses limitations : pas de philosophie de la connaissance ou de la science, ni éthique ni morale. Bergson a été accusé par les misogynes d'être un 'philosophe pour les dames' et Sartre est un philosophe pour les jeunes gens. Comment la philosophie française pouvait-elle se relever de ce double coup du sort ? La réponse est simple : elle ne s'en est jamais relevée. Pascal Engel est un philosophe qui mesure la radioactivité dans un champ de ruines. Il est plus désolé que méchant.

Une thèse intéressante de Benda que reprend et développe Engel est que l'existentialisme est un bergsonisme. Si on compare les univers thématiques et sensibles, on serait évidemment étonné que par delà cette identité supposée il y ait une telle différence : au visqueux, à l'informe s'oppose la boule de neige, la durée fuyante et la neige elle-même. McTaggart a discuté du caractère consolant que l'on peut attribuer à telle ou telle thèse philosophique. On peut

soutenir que Bergson souhaite retenir ce qui est consolant (d'où l'intérêt pour le métapsychique, le spiritualisme pour les nuls), et je fais l'hypothèse que les dames qui allaient l'écouter au Collège de France furent efficacement consolées. Sartre (comme Schopenhauer), au contraire, choisit chaque fois l'hypothèse qui désespère le plus, ce qui est aussi contestable et aussi peu rationnel – la bonne réponse c'est que l'on doit être indépendant de la consolation : C'est la religion qui est consolante, procure le confort spirituel ; la philosophie n'est de droit ni consolante, ni désespérante. Cependant tous nos jeunes gens le dimanche après-midi sur les ondes tentent de nous réconforter avec Nietzsche, Pascal etc. Bergson est à l'origine de cette déviance sentimentale et romantique de la philosophie.

Sur le fond, qu'est-ce qui permet à Engel de rapprocher Sartre et Bergson aussi étroitement ? On peut citer : d'une part leur philosophie de la liberté, cette dernière n'étant pas conçue comme un libre arbitre générateur de choix, comme chez Descartes et Leibniz, mais comme un 'acte créateur' et d'autre part l'opposition de la pensée et de l'existence. Ce qui les unit négativement c'est leur impossibilité de penser les catégories modales. On comprend qu'une philosophie comme la philosophie française ait pratiqué jusqu'à assez récemment et d'ailleurs aussi dans sa version analytique[1] un rejet assez tranché de la pensée modale, ce qui l'isole complètement des autres métaphysiques[2]. On voit donc que la lecture raisonnée de Benda nous permet de comprendre la situation actuelle de la philosophie française : il a vécu assez longtemps pour voir s'insinuer et s'instituer le bergsonisme et se combiner avec lui la pensée dite existentialiste. Au fond, ce qui vient après, la philosophie des années 60 et 70, tout de suite après sa mort, n'ajoute rien de décisif : qu'est-ce que Deleuze sinon un Bergson structuraliste ? Qu'est-ce que Derrida sinon un Sartre textualiste ou nihiliste ? Benda permet donc de comprendre mieux pratiquement un siècle de philosophie française. Mais à côté de cet apport radicalement critique, assez décourageant, il y a une autre facette de son travail, qui ouvre des perspectives positives : la recherche de la nature des normes et valeurs et de la connaissance intellectuelles et plus spécialement littéraires.

Pour Benda les valeurs éternelles sont soit intellectuelles, soit morales ; la valeur intellectuelle suprême est la raison et la valeur morale suprême est la justice. (p. 147, op. cit.). Ne nous attardons pas sur notre déception première : quoi de plus vague apparemment que la raison, quoi de plus dangereux que

[1] Cf. Stéphane Chauvier *Le sens du possible*, Vrin, Paris, 2010, un retour à la critique bergsonienne des modalités, une désinvolture toute française.

[2] Il faudrait nuancer évidemment ces affirmations. Pascal Engel a jadis montré que la philosophie française rationaliste avait développé une pensée des modalités (par exemple Renouvier).

la justice, combien de massacres ont été commis au nom de cette valeur ? Il est vrai que Benda ajoute la vérité scientifique à côté de la raison, mais c'est également ambigu. Quelle est l'interprétation de la mécanique quantique qui est *la* vérité scientifique ? Parmi les dizaines de systèmes de logique, lequel représente la vérité scientifique ? Ces valeurs 'cléricales' ne sont donc pas très convaincantes. Benda a raison de faire des valeurs fondamentales des valeurs éternelles, mais les valeurs éternelles qu'il choisit ne sont pas de nature à faire tenir tout l'édifice des normes et des valeurs. D'ailleurs Pascal Engel reconnaît que « Ni la vérité ni la raison ne sont en elles-mêmes des valeurs » (p. 160, op. cit.) et affirme qu'elles sont des propriétés descriptives des énoncés et des théories.

Engel inscrit sa défense, son apologie de Benda dans le cadre d'une théorie générale de la littérature, différente de ou opposée à la théorie structuraliste ou existentielle. Il le place à égale distance de l'esthétisme et du moralisme et le défend contre l'accusation d'intellectualisme qui lui fut souvent adressée. Le point sur lequel il est difficile de défendre un Benda c'est son silence sur le double système concentrationnaire qui se mit en place à son âge mûr. On peut comparer ce silence avec celui à l'égard du colonialisme il se tait devant les situations réelles et un irrationaliste, nihiliste comme Gide lui en remontre. Benda est plus attentif à la violence d'un style qu'à la violence de masse. C'est la raison pour laquelle on ne peut croire complètement à son 'culte buté de la vérité' dans le domaine de la politique. La partie de l'ouvrage de Engel sur Benda et la politique est par là même peut être la plus passionnante, car elle révèle l'ampleur du débat sur la position de Benda, mais elle est aussi probablement la plus décevante en ce qui concerne la personnalité de Benda. Comment croire à une théorie politique dont son auteur finit au Parti Communiste dans les années de plomb ? Comment a-t-il pu croire que c'était une protection ? Si l'on compare avec George Orwell, ou même avec Raymond Aron, cela devient cruel. Mais en France dans les années 50 il ne fut pas le seul parmi les intellectuels à soutenir activement la Russie stalinienne, bien que cela ne l'exempte nullement, lui qui avait revendiqué, à raison, la lucidité politique la plus exigeante. Il n'a pas eu l'itinéraire d'un professeur d'épistémologie à la Sorbonne qui se rendit coupable d'un « Staline savant d'un type nouveau » et c'est à l'aune de tels désastres moraux qu'il faut le juger.

Ce livre sur Benda a le mérite de situer dans le contexte actuel (malgré la fragilité de la comparaison actuelle entre notre époque et les années 30) l'ensemble des idées, elles-mêmes profondément contradictoires (ce qui en fait d'ailleurs l'intérêt). Il est certain que Benda ne mérite pas tant d'éreintement, et que Engel le défend souvent fort bien contre les attaques qu'elles soient de

droite ou de gauche, mais mérite-t-il vraiment autant d'éloges ? Le versant défense est plus réussi que le versant apologie, et ce n'est pas la faute d'Engel : les critiques adressées à Benda étaient particulièrement malveillantes, de mauvaise foi et souvent stupides, mais ses idées n'étaient pas toujours forcément très profondes (il était plus brillant que profond), ce qui était normal vu son absence de formation solide, si on le compare par exemple à Louis Rougier (un autre électron libre de droite), remarquable en économie et en philosophie[3]. Le problème de Benda c'est qu'il est un homme de lettres, un homme de cabinet, à une époque où Malraux, Gide, Leiris, Hemingway, Orwell ou s'engagent dans des résistances militaires au totalitarisme ou visitent les lieux d'internement et d'exploitation coloniale. On peut, même quand on est Benda, critiquer certes le style de Gide, mais ce dernier a été en Afrique, en URSS, et a été chroniqueur de procès d'assise (sans parler de sa défense de l'homosexualité dans *Corydon*). Au risque de choquer je dirais qu'un écrivain n'a pas à soutenir *ex professo* une théorie morale et politique correcte et à s'y conformer exactement. Si c'était le cas, on condamnerait peut-être par exemple Renaud Camus et Richard Millet, sans lire bien sûr leur œuvre : il suffit de les accuser d'être réactionnaires, alors que leur œuvre émerge et domine la bien pensance littéraire de leurs négligeables accusateurs.

Le livre de Pascal Engel contient deux versants, ou deux parties distincts. Ce qui concerne le combat de Benda contre le bergsonisme permet d'apporter des pièces importantes au procès contre la philosophie française des années sombres. Les légendes rassurantes sur Politzer, Nizan en sortent écornées et c'est justice. Le caractère spiritualiste de cette philosophie (avec la réaction générale contre le positivisme de Comte et Taine, notamment du côté de l'inévitable Bergson) est dénoncé efficacement. En ce qui concerne Bergson lui même, Benda, quoiqu'injuste, détruit le mythe du grand philosophe français. Cependant ce qui concerne le second versant, la politique et la morale ne permet pas, c'est mon sentiment de sauver complètement Benda. Je pense que la *France Byzantine* est un livre admirable et son côté ultra réactionnaire ne gêne plus, grâce en partie à Antoine Compagnon : quand on a lu ces deux admirables écrivains que sont Léon Bloy et Joseph de Maistre on ne s'effarouche pas facilement devant les excès rhétoriques de Benda, mais je ne trouve pas l'équivalent chez Benda dans le domaine politico-moral de qui est si impor-

[3] Louis Rougier à la différence de Benda était au courant de la pensée de Bertrand Russell (cf. son livre *Le langage et la métaphysique*), capable d'intervenir dans le débat sur le néo-thomisme (cf ; son *Scolastique et Thomisme*), parfaitement informé de la mécanique quantique. En économie, il a rejoint la Société du Mont Pélerin (où s'illustrèrent Maurice Allais, Hayek, Bertrand de Jouvenel, Popper, Polanyi, Von Mises ....).

tant dans le domaine de la polémique contre les Grandes Têtes Molles de notre Temps. *La France Byzantine* est un livre efficace (quoique profondément faux dans les détails) par ce qu'il fait le travail d'une lecture fouillée des doctrines, des styles, mais il n'y a pas l'équivalent chez lui sur la fascination de la France pour le totalitarisme, brun ou rouge, dans les années 30 – il faudra attendre Aron, Furet, et Castoriadis pour décrypter cet aspect complémentaire de l'enfermement hexagonal.

Le livre d'Engel sur Benda c'est Engel se cachant derrière Benda (comme l'a remarqué Roger Pouivet dans un récent compte-rendu). On se demande périodiquement à la lecture qu'est ce qui a pu motiver un philosophe de la connaissance d'une part dans une telle entreprise, au carrefour de la littérature, de la morale et de la politique et d'autre part pourquoi ce choix de Benda. Simone Weil, Bernanos, Péguy, étaient tout de même plus intéressants historiquement et littérairement (mais ils sont marqués par le sceau désormais infâme du religieux, quoique Péguy et Simone Weil eussent refusé les sacrements). Les écrits de combat de Bernanos offrent plus de matière et ils présentent de magnifiques *changements de cap*, de *la Grande peur des Bien pensants* (1931) aux *Cimetières sous la Lune* (1938). La prise de parti pour les républicains espagnols d'un ancien de l'action française est tout de même plus passionnante que les disputes internes à Gallimard d'un homme de lettres. Il y a donc un mystère Benda dans la pensée de Pascal Engel. Toutefois ce mystère se dissipe si l'on note l'aspect normatif de la pensée de Benda qui s'accorde bien avec le projet de Pascal Engel de dégager les normes de la connaissance littéraire. Tout cela ne rend pas ce livre moins passionnant, moins important, mais c'est Engel qu'au final nous apprécions, par son aspect de procureur incorruptible et courtois, érudit et implacable – et pas toujours Benda dont l'unité de grand bourgeois communiste échappe quelquefois.